

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 46 (1908)
Heft: 14

Artikel: Kursaal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204967>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le docteur avait déclaré que l'oncle à héritage ne passerait pas la nuit.

L'aurore est arrivée ; et les neveux et nièces sont là, attendant.

— Eh bien ! docteur ?... Eh bien ? demandent-ils.

Alors, le médecin, d'une voix sévère :

— Voyons..., encore un peu de patience, sa-crebleu !

Pour être bon soldat.

Note du registre des mariages d'Yvonand, de l'an 1714 :

« David Rouge, du Mont, régent d'école au dit lieu, a épousé Catherine Varidel, de Prahins, le 29 janvier. L'époux n'ayant pas été à cette dernière guerre de Fillmerge, mais étant régent depuis quelques années, n'a pas été d'obligation de me produire un certificat pour faire voir qu'il était bien armé, puisque sa charge de régent l'en exempte. Cependant m'ayant informé de Philippe Coton, sergent de Prahins, étant venu à ses épousailles, m'a assuré qu'il avait les armes requises à un bon soldat. »

(Communiqué par M. Alfred Millioud.)

MARC À LOUIS ET LÈ Z'EMPEREU

Là a oquie que mè bourle quand liéso lè papai, l'è qu'on lai dèvese rein que dâi râi, dâi rène, dâi z'empereu, dâi z'emperouse, dâi duque, dâi duchesse et de tot clli treimblie-meint. Et pu de no z'autro, qu'on a prau à fère à veri, à bâogressi et à fotemassi tota la sainta dzornâ pè l'otto, nion n'ein dit pi pipette. Na pas lè râi, faut racontâ tot cein que fant, leu et ti cliiau que lau sant d'apareint. Se sant promet avoué onna lurena, se sant âo pilier, se l'ècrisant lau z'annonce, se sè mârçant, se l'ant fauta de la sadze-fenna, se fant bâtsi, se l'ant on einterrâ, hardi ! vito lè papai racontant clli l'affère et dâi coup, diabe mè rondzâi se n'inveintant pas to cein que ne savant pas. On iâdzo ie diant dinse :

« Le roi d'Espagne va épouser prochainement une princesse anglaise. La fiancée a déjà reçu une multitude de cadeaux, des bijoux, diamants, etc. »

Et mè quand mè su maryâ, ie n'ant pi rein su dere su lau folhie. On n'a jamais liè on affère dinse :

« Marc à Louis va bientôt écrire ses annonces avec la Marienne à Botsard. Ils ont déjà reçu des tas d'affaires pour leur mettre en ménage : une belle ramassoire avec un manche jaune, un

caquelon pour la fondue, deux nattes pour mettre devant la porte de la belle chambre, une pétroleuse pour une famille à deux trous, une béguine en toile blanche. L'Union chrétienne a aussi donné à la Marienne des magnifiques jarretières avec des versets bibliques. »

Quauque teimps aprî lè papai desant :

« Le roi d'Espagne sera bientôt père. Quinze coups de canon annonceront la délivrance de la reine. »

Ma nion n'a jamé de su lau folhie :

« La Marienne à Marc à Louis aura bientôt un bouéte. On sait pas encore si elle fera un garçon ou une fille. La sage-femme de Maragenou dit qu'en tous cas il sera gros. »

Crâide-vo portant que la Marienne n'arâi pas età bin benêze de sè vère su la « Folhie d'Avi », li que lai a jamé età qu'on coup, dèvant d'ître maryâie quand l'avâi voliu veindre onna troûte de quat'ans, oncora que l'a dû payi po lai ître.

Et pu aprî, lè papai ie mettant :

« La czarine a donné naissance hier à un beau garçon qui recevra les prénoms de Alexovitch-Michaëlovitch-Nikolaïévitch. La czarine n'a pas l'air trop abattue. »

Et mè quand mè vègnâ mon valet, que mîmo l'affère n'è pas z'u tot solet et que i'è vu dau payi — pas pi tant mè, mâ ma fenna — n'ant pas écrit su lau papai :

« Cette fois, ça y est, Marc à Louis a, depuis aujourd'hui, un superbe garçon de sa Marienne. Il est déjà gros, joufflu, risolet. On voit qu'il retire de la part de son père. Il ne lui manque que la parole. La sage-femme dit qu'il sera intelligent et qu'à 7 ou 8 mois il veut savoir déjà dire : Rave pour toi. — Marc à Louis se porte bien, même mieux que la Marienne. »

Ouah ! l'ant jamé publii, cliiau journalistes tandi que devant bin écrire :

« L'empereur d'Allemagne a la grippe. Ses trois docteurs lui ont ordonné de garder la chambre. On publiera tous les jours un bulletin de sa santé. »

Et mè assebin i'è zu on rhonmo, que m'a doura prau grandteimps, que mîmo m'a faliu Bourquin, ma jamé n'ant fé betâ su lau journaux :

« Marc à Louis est tout enrhumé, tout moindre depuis la dernière foire de Moudon. Il a déjà bu sur la fleur de sureau et il s'est parfumé avec des braises et du sucre, mais ça lui a pas fait grand'chose. L'estomac est toute détraquée et il ne veut rien reconnaître ces jours. Il est tout retreint du ventre. »

vieux cimetièrre, que j'ai passé le meilleur de ma jeunesse. Mon lieu de refuge devint bien vite un lieu de délice ; après avoir fui les mauvais traitements, je m'y mettais à l'abri de la grossièreté de mes camarades. L'âge et le bâton du maître aidant, leur humeur malfaisante s'était un peu adoucie et ils commençaient à comprendre que ma petite supériorité d'intelligence compensait jusqu'à un certain point l'infériorité de mes biceps. J'aurais donc pu frayer de nouveau avec eux, mais je les dédaignais maintenant ; ils m'avaient chassé dans la solitude : soit, ma solitude même me distinguait d'eux. Retraite heureuse, chérie, qui m'a fait ce que je suis, car je sentais d'instinct que mon âme encore très tendre ne pouvait que se corrompre en subissant des influences extérieures ; la cohue de ces natures grossières, banales, aurait fait dévier et gauchir ce qui poussait droit vers le ciel. Si je suis quelqu'un maintenant, si j'ai le goût des choses de l'esprit et le sens des vérités éternelles, c'est à mon Cloître que je le dois. Mon humeur turbulente, mon besoin de mouvement, mes affections impétueuses que de méchants avaient meurtries et refoulées en moi, n'étaient pas mortes ; elles me travaillaient sourdement, se transformaient et éclatèrent enfin un beau jour avec toute la puissance de forces longtemps comprimées qui se révoltent ; c'était bien elles, et elles étaient tout autres : l'action s'était transmuée en rêve, et le sensitif devenait un imaginaire. Replié sur moi-

Na, vo dio, nion l'a met dessus ! na pas po cliiau z'empereu et cliiau z'emperouse, lai a reinque por leu. Eh bin, râva por leu, à la fin et quemet desâi mon vezin Djan à Souneu on coup que revegnâi de l'abbayî de Forî et qu'ein avâi prâi onna fédérala dau tonnerro :

« Lè râi ! que desâi ein trèbeteint et quequellieint, lè râi, m'ein foto ! Quand bin ie sarî on empereu, porrè-fo ître pllie soû que ne su ora ?

MARC À LOUIS.

En voiture pour la montagne. — Le 1^{er} avril a eu lieu la réouverture, jusqu'à Gryon, du chemin de fer électrique Bex-Gryon-Villars.

Le tronçon de Gryon à Chesières sera livré à la circulation aussitôt que le déblaiement de la voie sera achevé. Le public en sera avisé.

Cire à parquets ! — Comment, Victoire, dit madame à sa domestique, j'ai déjeuné ce matin en ville, je rentre à cinq heures, et vous n'avez rien fait ?

— Peut-on dire ! J'ai profité de l'absence de madame pour mettre tous les parquets à l'aoustique.

C'est irrévocable, le Théâtre ferme ses portes demain, dimanche. Il les rouvrira dans quinze jours pour la saison d'opéra, qui, dit-on, promet d'être très brillante. Donc, demain, pour leurs adieux définitifs, nos excellents artistes de comédie nous donneront encore, en matinée et soirée, deux représentations de la pièce à grand spectacle et grand succès : *Les Aventures du Capitaine Corcoran*. Au 5^{me} tableau, chansons par Mme Darville, clowns désopilants et les « Aousias », des gladiateurs-athlètes de toute force.

Kursaal. — C'est un succès sensationnel, une attraction des plus artistiques que les Olympia qui ont débuté mercredi aux Variétés. Dans une série de 8 ou 10 groupes de la statuaire, bronzes anciens et modernes, ils offrent des reproductions des chefs-d'œuvres de divers âges.

Au programme, cinq autres attractions extraordinaires et le cinéma. Demain, dimanche, matinée.

Lumen. — « Lumen », c'est le nom du nouveau Cinéma-Théâtre permanent, installé au Grand-Pont, et qui tous les jours, à 4 $\frac{1}{2}$ et à 8 heures, donne, ainsi que le dit fort bien le prospectus, des spectacles à la fois artistiques, instructifs et amusants. Chaque semaine le programme change. Le samedi et le dimanche, il y a matinée à 3 heures ; le vendredi, « spectacle-conférence scientifique ». Comme dans les théâtres, il y a un foyer-bar et un vestiaire.

même, je suivais d'un œil curieux le jeu de mes sentiments et de mes passions ; de là vient ma médiocre science des hommes et la parfaite connaissance que j'ai de moi-même. Les hommes ! je ne les voyais presque plus. En classe, je me courbais sur mes livres ; dans mes travaux de campagne, je m'isolais le plus possible. Dans mon Cloître, les bruits du dehors ne parvenaient que de loin, sous forme de mots épars et presque inintelligibles, que je comprenais à ma manière, en les rendant méconnaissables : on eût dit que la voix humaine, en traversant le champ des morts, prenais un sens, un timbre nouveau, presque solennel. « Alors, tu as vu l'âme ? » entendais-je, par exemple, et je trouvais la question toute naturelle. N'était-ce pas mon ambition de voir l'âme sous son masque diaphane ? Je me la représentais même comme un de ces petits nuages jaune fauve, déjà noyés d'ombre et pâlissons, qui s'enfoncent lentement sous l'horizon à la suite du soleil, à l'heure du crépuscule.

Mes pensées se teignaient ainsi volontiers de mélancolie, mais nullement de tristesse. Je me penchais vers la mort sans effroi ; elle m'était familière, puisque je voisais avec elle et qu'elle était sous mes yeux, non des ossements, mais de brillantes corbeilles de fleurs sauvages.

(A suivre.)

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.

grands mots, — je courais, au sortir des classes, me réfugier dans mon Cloître. Je me cachais de mon oncle lui-même, sous les arbres de notre verger, où je ruminais sans fin mes tristesses.

Ce verger n'était qu'un tout petit enclos qui bordait notre bicoque d'une marguelle verte, du côté de l'église. L'ombre du clocher s'y promène encore tous les jours, tourne lentement sur la pelouse, comme une aiguille gigantesque sur un cadran dont les heures d'or se seraient effacées. Un vieux prunier à moitié mort, plus vert de mousse que de feuilles, des pommiers découronnés, tordus, caducs, appuyés sur des béquilles, s'alignent tant bien que mal comme des invalides à la parade ; leurs branches anguleuses esquissent des voûtes grotesques sur l'emplacement des arcades du moultier. C'était donc jadis terre d'église ; c'était de plus terre sainte, car le préau qui entoure le temple, et qui n'est séparé de notre verger que par une barrière vermoulue, était un ancien cimetière, il en a gardé le nom. Les tombes ont disparu, sauf une colonne brisée, qui sert encore de pilier à notre barrière et qui porte des traces d'inscription. En me penchant par-dessus la clôture, du côté des morts, mon doigt s'est bien souvent promené sur ses hiéroglyphes rongés de mousse ; j'en ai déchiffré une syllabe : VICT... qui doit être Victor ou Victoire. C'est le seul nom qui flotte encore comme un défi sur le vaste naufrage des générations englouties. C'est là, sur les ruines d'un cloître, au bord d'un